

Le berger du Planet

C'était pour lui l'heure de mourir. Non pas que son existence ait été menacée en ces prochains jours, mais son état physique, en somme, n'était pas bon, et il avait en lui cette prescience qu'il ne ferait plus de vieux os ici bas. Il aurait pu s'apitoyer sur son sort, sur cette chienne d'existence qu'il avait eue, toujours dans les chalets l'été, et l'hiver à des petits boulots en plaine où à la Vallée, pour compléter un salaire de belle saison absolument minable, mais il ne le fit pas. En somme, cette fin, elle l'arrangeait. Car il se voyait dégrader plus de jour en jour, et cet état rachitique, comme il l'appelait, ne l'intéressait pas. Quand on ne peut plus aller normalement sur ses deux bonnes jambes, alors il vaut mieux partir. Voilà sa philosophie. Partir, et si possible dans de bonnes conditions, non dans un hôpital où l'on vous donne du Monsieur Péclard à tour de bras juste avant de vous mettre en caisse et de vous oublier. Définitivement.

Mourir donc. Pour lui seule possibilité envisageable, que cela soit dans un chalet. Quitte à aider un peu le destin, afin que les choses, elles s'accomplissent ainsi qu'il l'avait souhaité. On ne peut pas toujours remettre son existence à Dieu. Des fois, il faut changer la donne et juger soi-même de la situation et agir en conséquence. C'est ce qu'il estimait. D'ailleurs, à Dieu, lui, il n'y pensait pas beaucoup. Et pourtant quand il était dans ses chalets, il en avait la certitude, il y avait quelque chose là-haut. Ce n'était pas une protection, il n'en avait jamais reçu grand-chose, et même, quand il y réfléchissait bien, rien du tout, plutôt une grande force qui couronnait l'univers tout entier. Il la sentait mieux encore, cette grande force, lui, quand il découvrait des belles fleurs alors qu'il allait se promener sur son alpage. Car au contraire de la plupart de ses collègues, les fleurs, lui, non seulement il les connaissait, mais aussi il les aimait. Ainsi parfois se mettait-il à genoux sur le gazon pour mieux en découvrir les détails, la disposition des pétales, leur couleur, les étamines, et puis il appréciait quand il y a une abeille qui vient se poser dessus pour butiner. C'est la vie qu'il se disait, la vie intense et éternelle, qui se poursuivra toute pareille alors que moi je ne serai plus.

- J'ai servi à quoi, dans le fond, profitait-il souvent pour se demander. Et il se devait la vérité : à rien.

Non, il n'avait servi à rien, qu'à être berger dans l'un ou l'autre de ces alpages. Avec ces chalets que souvent il aimait et qu'il avait peine à quitter en fin de saison, quand l'automne vous tombe dessus et vous oblige à déserrer les lieux. Alors il sentait quelque chose en lui se briser, là, près du cœur, et si c'avait été sa dernière saison, qu'il se disait. Oui, sa dernière saison. Et puis aussi il savait parfois qu'il ne remonterait plus sur telle ou telle montagne à laquelle il s'était attaché, parce que l'équipe ne l'avait pas satisfait, avec quelques sales gueules qu'il ne pouvait pas piffrer, et c'était réciproque, ou parce que le patron ne voulait plus de lui, trouvant peut-être qu'il ne rendait pas

assez ou qu'il avait mauvais caractère. Bref, quand l'on veut vous bazarder, l'on trouve toujours des excuses.

Voilà le topo, le bazar, s'exprimait-il en son intérieur tourmenté. On passe, c'est pourquoi il ne faut pas envisager son existence comme un tout supérieur à celui des autres. On est dans la ligne, avec la même destinée. Donc, si je claque, moi, c'est sans importance par rapport au tout. Remplacé en vitesse. Car y en aura toujours assez, de ces pauvres types acceptant d'aller trimer sur ces alpages pour une bouchée de pain, de ces grands rêveurs parfois, qui ont quitté la ville pour aller garder des génisses au milieu des montagnes, complètement perdus parfois, avec à peine un chemin qui vous conduit au chalet.

Sa dernière saison. Et il savait maintenant où il voulait faire celle-ci. Il avait lu une annonce dans le journal de la région et avait pu découvrir que Louis Chevalley, amodiateur à Lussery, cherchait un berger pour le Planet, dans la région de Bassin, qu'il louait de la commune. Le Planet, il le connaissait pour y être allé s'y promener une ou deux fois. Il avait aimé le coin. Il avait même pensé tout au fond de lui, et même si ce n'était là qu'une image très vague dont peut-être il n'avait même pas eu conscience, que c'était là qu'il lui faudrait mourir, oui, ici, en ces lieux qu'il estimait hors du commun voire bénis, assis sur une planche devant le chalet, le dos au mur que le soleil du jour aurait chauffé, face à la plaine et avec au loin les Alpes françaises, avec ce superbe Mont-Blanc qu'il avait eu quelquefois en face de lui pendant toute une saison et qu'il aimait. C'était un peu comme si c'était sa montagne, le Mont-Blanc. Elle veillait sur le monde et sur lui. Il en était sûr, plus sûr qu'il y avait au-dessus ce Dieu si lointain et si peu décidé à vous donner un petit coup de pouce dans une saison pour vous faire passer toutes ces petites charogneries qui vous tombent dessus !

Donc le Planet. Il avait écrit. Il était allé trouver le patron après que celui-ci lui ait téléphoné. On s'était arrangé. Il commencerait là-bas un quinze mai, une bonne semaine pour arranger les clôtures et puis après ce serait la montée. Oh ! pas une montée bien féroce, puisqu'on vous amènerait tout le bétail en camion, mais une montée quand même, avec un petit repas pris dans la cuisine du chalet.

Il y serait chez lui. Et il y serait surtout seul et tranquille, puisque l'alpage a cette particularité d'être au sommet d'une sorte de colline, et que pour y accéder par la route, il faut grimper longtemps sur des pentes raides et entièrement couvertes de forêts. C'est très éloigné en somme des routes ordinaires. Et par en haut, l'alpage montant en pente douce en direction du levant, il n'y vient que peu de monde.

Il avait à s'occuper de quarante génisses. Pas une grande tâche, puisqu'il les laisserait dehors. Simplement les passer d'un parc à l'autre de temps en temps et veiller à ce qu'il y ait toujours de l'eau dans les bassins. Pour le reste, pas de fumier à sortir, pas de bêtes à attacher, la dolce vita. Cependant, on ne peut pas gagner sa paie sans rien faire. Aussi le patron l'avait-il prié de s'occuper à couper les chardons, comme aussi les jeunes sapins qui poussaient trop nombreux en bordure de pâturage à cause de la présence de la grande forêt

voisine. En plus, il devrait reboucher les trous de sangliers et épierrier une zone qu'on lui avait désignée. Des travaux en apparence rébarbatifs mais que lui il aimait. Il ferait tout à la pioche et à la brouette, puisqu'il n'avait aucun véhicule.

Et le voilà donc mis en place, Julien Péclard, originaire d'Orny, petit cousin du syndic de l'endroit avec lequel d'ailleurs il ne s'entendait pas. L'un était paysan et propriétaire d'un puissant domaine, l'autre n'était qu'un garde génisse qu'on pouvait négliger sans problème. Il ne comptait pas, tandis que l'autre, dans la commune, c'est lui qui commandait, et un seul mot contre sa politique, et vous étiez fiché à jamais sur sa liste noire. Des choses dites comme ça, qui n'ont aucune importance.

Et bien installé, car le chalet, malgré la vétusté de son extérieur, était confortable. Tout simple certes, mais il n'en demandait pas plus. Et voilà, la saison pouvait commencer. Il avait plu une partie du mois de juin. C'était sans conséquence. L'herbe poussait, le bétail se réfugiait sous les sapins, et lui, il pouvait rester plus souvent dans la bonne cuisine chaude à lire des bouquins sur les fleurs, et surtout à compulsier une nouvelle fois ce qu'il considérait comme sa bible, la bible des alpages, le livre de Paul Hugger sur le Jura vaudois. Il ne s'ennuyait jamais. Il allait tous les jours contrôler son bétail, voir si le nombre y était, et puis si l'une ou l'autre des bêtes n'avait pas un problème quelconque. Si celui-ci était grave, ce qui arrivait de temps en temps, il avait charge aussitôt d'avertir le patron. Alors il descendait à un autre chalet où il y avait le téléphone et faisait sa commission. Le vétérinaire montait pendant la journée.

Mais ce qu'il aimait le mieux, dans cette vie de chalet, lui, c'était ce qu'il avait imaginé alors qu'il avait découvert l'endroit pour la première fois, être assis le soir sur une planche posée sur deux rondins mis debout tout contre le mur. Alors là, oui, il était bien, comme on l'a déjà dit, le dos appuyé contre le chaud du mur. Il avait soupé, simplement, pain et fromage, du thé ou du café au lait, parfois, pas toujours, il avait l'estomac un peu délicat. Il avait lavé et essuyé sa vaisselle, et puis il était sorti pour faire d'abord le tour de son « domicile », comme il disait. Il aimait à le voir ainsi, son chalet, dans la lumière déclinante du jour. Il en admirait les formes et les proportions. Il était reconnaissant à ceux qui l'avaient construit de ce qu'il l'ait fait si beau. Modeste certes dans ses proportions, juste ce qu'il faut pour un pâturage d'un port d'une quarantaine de génisses, mais parfait dans ses formes. Ah ! ils savaient construire dans le temps, d'une manière très simple, et surtout en employant les matériaux mis à dispositions, cailloux du pâturage et chaux que l'on avait faite quelque part sur ces montagnes. Le calcaire n'y manque pas, ni le bois non plus.

Il allait parfois voir une dernière fois ses génisses si elles n'étaient pas trop éloignées du chalet, qu'elles n'étaient pas remontées contre le haut où il faudrait alors faire trop de distance pour les retrouver. Mais simplement de les entendre par leurs clochettes, qu'elles faisaient parfois aller avec la régularité d'un métronome quand elles pâturaient, tranquilles, lui suffisait. Et puis c'est alors qu'il s'asseyait sur le banc qu'il avait installé contre la muraille, tandis

qu'auparavant il n'y avait rien, à croire que les bergers précédents ne savaient pas ce que c'est que la contemplation. Il aimait se mettre ainsi le dos contre le mur. Tout était paisible sur le pâturage. Et pour lui c'était son heure. Qu'il savourait minute par minute. Il fermait parfois les yeux, revoyant ce qu'il avait fait de sa journée, c'est-à-dire toujours la même chose, pas de quoi s'étaler là-dessus. Puis il regardait le paysage, le pâturage au premier plan, un creton qui lui cachait le Pied du Jura, et puis au-delà les grandes montagnes, avec naturellement, quand la vue était claire et que le regard portait loin, ce Mont-Blanc dont on a déjà parlé.

Il était donc là et il était bien. Il irait tantôt se coucher, non sans avoir lu quelques pages du livre en cours, un policier ou un livre de botanique, cette discipline, on l'a vu, étant sa passion dominante. Il ne demandait rien d'autre à la vie, en somme, être tranquille. Bien, c'est relatif. Car il sentait peu à peu ses forces s'en aller, Julien Péclard, mais il ne l'avait pas dit à son patron, de peur que celui ne le remplace et ne l'envoie à l'hôpital. Alors il s'était tu. Il avait gardé ces choses en lui. Et les angoisses, car il en avait même qu'il savait que son heure était proche et que c'était sans importance, il les gardait aussi en lui. Comment partager ses craintes, surtout quand l'on est seul dans un chalet ? Mais malgré tout, malgré cette faiblesse, et cette certitude de s'en aller avant que la saison ne s'achève, il goûtait au temps présent, et surtout à ces douces soirées de la belle saison quand elles savent se donner. Car il faut en convenir, parfois le temps était exécrable pendant une semaine ou dix jours, avec un de ces retours de froid, et une petite pluie fine qui vous glace vite jusqu'aux os. Et pendant tout ce temps-là il ne pouvait plus retrouver son banc. Il en souffrait quelque part, tout en restant néanmoins bien au chaud dans la cuisine où il lisait à la lueur de la lampe à gaz quand le temps était si bouché qu'il faisait déjà nuit au milieu du jour. On est bien, au chaud, dans le chalet, qu'il pleut et qu'on ne peut rien faire dehors.

Et voilà la saison qui se faisait. Pas d'avarage d'importance avec le bétail, une ou deux visites du patron, le passage de quelques promeneurs qui font la tournée des chalets, gros souliers de marche et sac au dos. Il leur communique volontiers ce qu'il sait.

Nouvelle soirée, un peu plus las que d'habitude, notre berger. Il faisait tiède. Il s'était assis tout comme d'habitude. Il avait mis sa tête entre les mains. Il fermait les yeux. Il goûtait à cette bonne et douce chaleur du soleil couchant, ce qu'il y a encore de mieux. Il fermait parfois les yeux pour ne les rouvrir que longtemps après. Et si c'était la dernière fois que je les ouvre, s'étais-il dit à plusieurs reprises. Il lui semblait alors que ce soir le passage aurait été particulièrement facile. Il suffit de s'endormir et que l'on ne sente rien. S'endormir définitivement, il s'entend. Voilà, tu es dans la réalité, et puis, par lassitude tu passes de la réalité au rêve, et enfin tu quittes le rêve pour le néant sans même t'en rendre compte. Tu t'es endormi. Le bon Dieu, dans son immense mansuétude, il est venu te reprendre. Pour te rendre comme tu étais

avant que tu ne sois né, c'est-à-dire exactement comme si tu n'avais jamais existé.

Et c'est précisément ce qui était arrivé à Julien Péclard le 17 août 1968, par une belle soirée d'été, ni trop chaude ni trop froide. Il avait senti longtemps la chaleur du mur dans le dos, et puis il n'avait plus rien senti du tout, parce qu'il s'en était allé.

En faisant le tour du Planet



A l'arrivée, au terme du chemin forestier que l'on a grimpé le long de la colline.



La belle façade du levant.



Le coin qu'avait choisi Julien Péclard pour mourir, sous la fenêtre, à gauche de la porte quand tu sors du chalet.



Près d'un bel arbre qu'il avait eu le temps d'aimer.



L'arrière du chalet, avec le mur de pierre sèche circulaire entourant la citerne.